

Des bandes de N+N Corsino Bernard Stiegler

En règle générale, lorsqu'il arrive que l'on me propose d'écrire sur un travail artistique, je décline.

Je ne sais pas comment m'y prendre, cela paraît toujours requérir trop de préalables pour que je n'ennuie pas le lecteur et m'y retrouve moi-même. Cela paraît devoir prendre trop de temps, je ne me sens pas capable, comme d'autres que j'admire, d'aller vite et droit au but, sans détours – d'autant que je reste finalement très ignorant du vif de l'art d'aujourd'hui.

Je le suis plus encore, ignorant, de l'art chorégraphique. Si bien que lorsque Norbert Corsino m'a proposé d'écrire sur N+N Corsino, j'ai commencé par lui dire ce que je viens d'écrire. Et cependant, il m'a fait cette proposition parce que j'ai eu l'occasion, à Toulouse, au mois de février dernier, à l'invitation de Sigolène Valax, de participer à un colloque particulièrement intéressant, Du corps au corpus technologique, où j'ai vu pour la première fois des extraits de bandes de N+N Corsino. Voir des bandes de N+N Corsino laisse pantois. Après leur présentation, venu dire à Norbert mon admiration, je lui ai demandé où l'on pouvait trouver des bandes de N+N Corsino. Il me répondit qu'il m'en enverrait.

L'impression première que m'avaient faite à Toulouse *Totempol* et un extrait de *Circumnavigation* s'est largement amplifiée lorsque je les ai revus intégralement et que j'ai découvert *Le Pré de Madame Carle* et *211 Jours après le printemps*. Sentiment d'évidence. Et de l'évidence qu'il n'y a rien d'évident, tout baignant pourtant dans la lumière. Une lumière où se baignent des ombres.

Si bien qu'au bout du compte, j'ai accepté la proposition : il me paraissait évident qu'il faut faire écho à ce travail de haute volée, sans concessions à l'air du temps, et cependant, et justement très évidemment au cœur de l'époque (de l'épokhè). Il faut rendre hommage à cette formule magique : N+N Corsino.

N+N Corsino = un corps disparaissant, mouvant, émouvant : un corps qui fait corps. C'est-à-dire un corps qui fait défaut : deux corps. Au moins. Donc trois. Et tant et plus. Il faut des bandes de corps, dont la formule serait : N+N Corsino.

N+N Corsino = une force (c'est-à-dire deux : une force se divise d'emblée), à la fois tragique et sans effort, amuë, qui affirme le grand suspense d'un accomplissement de la suspension, et vous laisse sus-pensif, sans voix, et cependant disposé à penser. Mais depuis les corps. Et en tant qu'ils s'effacent dans leur inscription même. Par la bande. Lumineuse mise en suspens qui met à l'épreuve de la gravité. Mise en lumière du corps plein d'ombres. Et de spectres.

La force de N+N Corsino n'est pas celle des Corsino, celle de Nicole et Norbert Corsino.

C'est la force d'une formule qui se défait dans son équation, la force d'un suspense : la formule suspensive de corps. De corps au pluriel, d'un couple, au moins, de corps pluralisés. La formule de "corps", comme on dirait : de ce que veut dire "corps", d'une essence du corps – une essence de corps comme on dirait aussi : essence de fleur. Parfum.

C'est la formule d'une intégrale du corps, mais en tant que, précisément, il se désintègre : la formule du "corps" au moment où, c'est notre époque, le propre de notre temps d'en faire l'expérience douloureuse et exaltante – et c'est l'épokhè de N+N Corsino, et c'est l'"épokhalité" originaire et essentielle du corps –, au moment où, donc, le corps disparaît, où la main se retire. Et dans cette disparition, justement, cela apparaît.

Dans cette formule qui est une équation, celle pourtant d'une in-adéquation (d'un déséquilibre, d'une instabilité qui est une métastabilité), où sont les inconnu(e)s, quelles sont les variables et les constantes ?

Enormes questions évidemment.

Ce qui étonne, surprend, suspend et ravit, inquiète aussi (la formule n'est pas quiétiste, la motion est interminable), c'est que N+N Corsino les ouvre en grand, ces questions, et leurs perspectives. Et rature d'avance la possibilité d'y répondre par un résultat, de poser que la formule = ceci ou cela. Mais toujours : ailleurs. ("La danse s'inscrit aussi dans ce phénomène de bi-localisation. Etre ici et ailleurs", dit Norbert C., et cet ailleurs est aussi un avant et un après : "Les danseurs sont des voleurs de temps." Choré-graphier : tracer l'avant-

après-ailleurs). L'inconnu, c'est-à-dire un ailleurs qui resterait toujours à venir, voilà qui n'est donc pas un simple résultat. La formule n'est pas simplement une formule. C'est plutôt la forme même. Mais une forme qui ne précède pas la matière, ni ne lui succède. Une forme incarnée, d'emblée ; et aussi d'emblée se désincarnant.

N+N Corsino, après Gould, font corps mouvants hors de la scène, laquelle s'est retirée. Restent le corps en suspens de lumière, la lumière du (faire) corps suspendu.

Le corps se retire et, dans ce retrait, N+N Corsino le fait apparaître dans le mouvement disparaissant de son retrait. C'est l'affirmation de la force du corps dispos (disposé à son ailleurs, son autre), du corps comme force, la disponibilité comme résistance (la force se divise toujours, et compose avec ce qui lui résiste), et de la force comme irréductiblement et ir-résistiblement incarnée.

Que devient en effet notre corps ? Qu'est-ce qui, en effet, encore aujourd'hui fait corps ? Où est le corps ? Vers quel ailleurs se rend-il ?

Il est décomposé.

"Toute naissance est une destruction, et toute vie d'un moment l'agonie dans laquelle on ressuscite ce qu'on a perdu, pour le voir, on l'ignorait avant...

Je crois que pour être bien l'homme, la nature en pensant, il faut penser de tout son corps, ce qui donne une pensée pleine et à l'unisson comme ces cordes de violon vibrant immédiatement avec sa boîte de bois creux... Mon ébauche se fait – se fait. Je suis véritablement décomposé, et dire qu'il faut cela pour avoir une vue très une de l'Univers ! Autrement, on ne sent d'autre unité que celle de sa vie. Il y a dans un musée de Londres "la valeur d'un homme" : une longue boîte ... (*illisible*), avec de nombreux casiers où sont de l'amidon, du phosphore, de la farine, des bouteilles d'eau, d'alcool – et de grands morceaux de gélatine fabriquée. Je suis un homme semblable⁽²⁾."

Un corps en décomposition : un corps intoxiqué, qui avale n'importe quoi. C'est aujourd'hui cela, notre épreuve de l'épikhè (de la suspension) du corps et du faire-corps.

L'époque d'une caducité de l'accouplement corporel, le court-circuit de l'éprouvette. Dans cette époque, la formule affirme cependant non pas une intégrité du corps, qui est toujours déjà deux et donc tant et plus, et plus que des corps de chair, mais toujours déjà des corps d'objets (Norbert C. : "L'élargissement du champ chorégraphique à d'autres objets que le corps révèle son invisibilité temporaire"), mais la force du faire-corps et d'un faire-corps où les objets prennent leur place, sont à leur place. Y compris les objets prétendument "immatériels" que sont les actuelles prothèses logico-mnémotechniques.

N+N Corsino est la formule d'un corps, d'un couple de corps, d'un faire-corps sous verre, derrière / sur / comme l'écran, qui se tient au-delà et comme la promesse que, dans le retrait du corps et la décomposition en cours (l'analyse), se tiendrait peut-être une chance splendide, presque angélique, où la formule de "corps" résiste, montre sa force en la retenant, le corps se retenant, en quelque sorte la force du corps comme sa capacité à se tenir en réserve, à ne presque pas s'opposer aux autres forces, mais à s'y mouvoir quasi miraculeusement. Presque : la grâce est ici amie de forces profanes, une apparition du sacré, de l'intègre, parmi les autres forces, les forces du temps où se désintègrent les corps.

La danse est grammaire, puisque écriture de corps, incarnation et incorporation de l'espace en même temps qu'espace du corps. C'est la notation qui travaille en N+N Corsino, et ce que travaille la formule, c'est à la fois l'irréductibilité de cette notation, c'est-à-dire de cette mortification du vif qu'est le corps, et l'irréductibilité du corps à son inscription morte. Le corps est mémoire, dit Norbert C., et la mémoire est incarnation. Le double est ici dans le fait que la mémoire des humains est toujours à la fois vive, celle du corps, et morte, celle de l'héritage de ceux qui ne sont plus, corps enfouis sous les pierres tombales, mais aussi inscrits par défaut, comme traces laissées derrière soi, dans les objets légués par lesquels les corps font corps (communauté des corps singuliers irrésistiblement). Le corps qui fait des gestes (et c'est celui-là que l'on dit humain – ce

corps qui s'ex-prime parce que, comme l'enseigne Leroi-Gourhan, il est livré à un processus d'extériorisation, à une prothétisation originaire qui l'institue justement comme corps humain), ce corps est toujours hanté d'esprits, de fantômes, de spectres qui sont ceux de la mémoire où l'incorporé s'identifie comme tel ou tel, fils d'Untel et d'Unetelle, parents disparaissants. Ainsi hanté, articulé par ses prothèses qui sont aussi l'effectivité de sa force et les supports d'un passé mémorisé qui ne reviendra jamais autrement, le corps est é-mu dans cette mesure (démésure) où il est le vif composant avec le mort.

La formule travaille cet à la fois depuis les ressources inouïes de la spectralité des supports analogiques et numériques. Comme enregistrement, qui joue avec l'analogique comme avec le numérique. Qui joue avec les enregistrements du corps, et sur le registre d'un corps qui ne fait corps qu'à s'in-scrire, s'ex-primer et s'en-registrer. Du corps au corpus technologique, il y a constitution d'un complexe de mémoires, de registres, mais où le corps est la mémoire vive et sa gravité (son ombre et sa lumière), un registre qui ne saurait être éliminé, puisqu'il donne à la mémoire son poids : "Ma mémoire c'est mon poids plus le poids de mes traces potentielles", dit Norbert C.

Ce parti pris de la reproductibilité, de la répétition des traces, c'est la force d'un (faire) corps qui se met hors de lui de fait, qui se suspend d'avance, qui se spectralise et s'affirme tel : qui se trans-met. Comme si la trans-mission du corps était le salut (l'avenir) de l'âme.

Si la danse est suspension, N+N Corsino se suspend au carré.

1. *Le Moule à Gaufres*, n° 10.
2. Mallarmé, "Lettre à Eugène Lefébure, le 17 mai 1867",
in *Correspondance 1862-1871*,
Gallimard, 1959.